

HOLST

LA SANTE MENTALE ET SES ANOMALIES A MADAGASCAR

Sans entrer dans le détail des discussions sur la définition de l'ethno-psychiâtrie, sur son utilité et ses méthodes, et confessant que nous ne sommes pas médecin mais ethnologue, nous présenterons dans cet article une description de la santé mentale à Madagascar et les principales anomalies qu'on y remarque.

Nous nous heurtons d'emblée au problème de savoir si l'on peut valablement parler à la fois de l'ensemble des habitants de l'île, dire "le Malgache" ou "les Malgaches", ou s'il n'est pas indispensable de tenir compte des profondes différences qui existent entre les divers peuples qui constituent la nation malgache et faire autant de monographies qu'il en existe. En réalité, comme lorsqu'on parle de la langue et de ses dialectes, on a un modèle de référence, choisi arbitrairement, auquel on compare le reste. Ce modèle de référence est généralement le peuple mérina qui, à lui seul, représente le quart de la population totale (huit millions), habite le centre de l'île mais a de nombreux noyaux important dans toutes les provinces. La capitale, Tananarive, est au coeur de cette province. Sa langue, choisie dès la fin du XIXe siècle comme langue officielle, le reste encore pour les documents administratifs, le Journal officiel et les émissions radiophoniques. Nous ne ferons donc que suivre l'habitude en centrant notre description sur ce qui se passe en Imérina. Nous généraliserons toutes les fois que ce sera possible et soulignerons à l'occasion ce qui peut différer dans les autres provinces généralement plus périphériques.

Nous allons donc envisager la personnalité de base malgache en montrant ses composantes et ses nuances principales sous l'influence de facteurs culturels. Puis nous verrons en quoi consiste dans ce pays la santé mentale, ses altérations

SERVICE CENTRAL DE DOCUMENTATION
ARRIVEE
13. FEV. 1975
1497/1398

28 FEV. 1980
O. R. S. T. O. M.
Collection de Référence
n° 09971

temporaires ou permanentes, ce qui peut les provoquer et l'interprétation qu'en donne l'entourage. Il y a aussi des troubles mentaux qui, sans être particuliers à l'île, y sont relativement fréquents et constituent, à leur façon, des traits spécifiques de la culture malgache : cas de transvestisme, transes, façon de mourir. Nous verrons enfin comment la société dans son ensemble, réagit aux tensions et comment elle cherche à les résoudre.

La personnalité de base

Pour essayer de cerner le caractère collectif malgache ou encore la personnalité de base, nous devons esquisser les grandes lignes du paysage et les traits culturels essentiels qui influent sur la mentalité et qui peuvent par leurs différences, expliquer les nuances sensibles que l'on remarque d'un peuple à l'autre [26].

Le cadre physique

Madagascar, malgré son étendue de 590.000km², est une île allongée et, pour ses trois quarts, tropicale. Point de très hautes montagnes ni de fleuves gigantesques, pas de déserts à proprement parler, pas de forêts impénétrables, pas de distances exagérées. On peut aller partout facilement à pied et, à moins de voyager résolument nord-sud, on rencontre la mer après quinze à vingt jours de marche au plus. Pas d'animaux dangereux sauf, là où il en reste, quelques crocodiles ; le plus gros animal reste le zébu, rustique, habitué aux vastes étendues du Centre ou de l'Ouest où il pâture en semi-liberté. Le vol de boeufs amèrement déploré par l'administration, reste un sport couru apportant le prestige. Des pluies de saison chaude permettent la culture de produits exotiques : café, vanille, cacao, poivre, raphia et surtout du riz qui est la base de la nourriture. Quelques grandes villes, surtout les ports et les capitales de provinces, où sont installées

quelques petites usines. La population reste rurale à 85 %.

Les huit millions de Malgaches sont issus d'un fonds proto-indonésien ancien, que l'on peut estimer arrivé dans l'île depuis au moins deux millénaires, enrichi et diversifié d'apports arabes partis de la côte orientale d'Afrique et de l'émirat de Mascate, pendant plusieurs siècles avant le XVIIe, d'apports européens récents, dont l'importance réelle est moins démographique que culturelle. Si l'islam est resté discret et cantonné à des groupes insignifiants, le christianisme a fait l'objet d'un effort intense et persévérant de missions de diverses confessions, dénominations ou nationalités et le protestantisme était devenu religion d'état pour le royaume méridional à la fin du XIXe siècle.

Malgré des différences sensibles selon les provinces, tous les peuples malgaches parlent la même langue et partagent la même civilisation. L'unification politique amorcée depuis d'un siècle et demi à partir de la province centrale, l'Imérina, a été réalisée rapidement par la conquête de toute l'île par la France en 1895-97. Madagascar a accédé à l'indépendance et à la souveraineté internationale en 1958-60.

Le cadre culturel

Le fonds indonésien se retrouve dans bien des usages comme celui d'enfermer avec son nouveau-né la femme qui vient d'accoucher, dans une pièce où l'on entretient un feu qui les enfume et les fait transpirer pendant environ une semaine, ou encore de couper rituellement une première mèche de cheveux à un jeune enfant. L'islam a donné dans plusieurs ethnies côtières l'habitude de refuser d'élever et de consommer les porcs. Le christianisme a vulgarisé certaines expressions, versets de la Bible ou de cantiques, répandu certaines idées nouvelles, comme les démons ou le Paradis et ébranlé les croyances fondamentales.

Pourtant celles concernant la religion et la métaphysique restent profondément ancrées. L'individu est soumis à un destin

horoscopique fixé dès sa naissance. On peut, si ce destin est jugé défavorable par l'astrologie ou la divination, le rectifier ou l'atténuer par des pratiques magiques, par le nom attribué à l'enfant, par des rites périodiques et le port d'amulettes, le choix des jours pour certains actes importants.

Sauf des chrétiens très influencés qui ont des convictions différentes, les Malgaches croient à la survie outre-tombe sans s'en faire, et pour cause, une idée précise. Ils jugent comme le plus grand des malheurs ou le pire des châtements de ne pas être placé dans la sépulture de famille et de ce fait, d'être privés ou exclus du culte offert aux ancêtres, terme englobant tous les morts rassemblés dans le tombeau. Regrettés et pleurés les premiers temps après leur décès, les morts perdent progressivement l'habitude d'intervenir dans la vie de leurs parents ou descendants, pacifiés qu'ils sont par des offrandes dans le coin nord-est de la case, le "coin des prières", ou par des cérémonies familiales coûteuses aux tombeaux, les "retournements", famadihana", ou par le dépôt de leurs "huit os" dans un cercueil définitif. Ces ancêtres deviennent peu à peu, avec la succession des générations et l'oubli progressif de leurs noms, des aïeux, puis des "choses", pour finir par être réintégrés dans la divinité.

Mais avant qu'ils aient accédé à l'impassibilité vis-à-vis des vivants, les ancêtres sont censés s'intéresser aux actes de ceux-ci. Ils se manifestent à eux par des rêves, des signes, des présages, tous difficiles à interpréter même pour des "spécialistes". Ils témoignent par des malaises, par des maladies, par la stérilité, leur mécontentement ou leur colère à leurs descendants négligeants des traditions ou transgresseurs des interdits familiaux. S'ils sont satisfaits des sacrifices consentis pour eux, ils leur accordent des bénédictions tangibles : enfants, troupeaux, récoltes abondantes, avancement social, etc.

En dehors des ancêtres familiaux, l'empyrée malgache contient de nombreuses autres puissances : le grand dieu supérieur Zanahary, sorte de deus otiosus aussi appelé Andiamanitra,

et des divinités de moindre rang, génies agrestes, personnages semi-historiques comme les Vazimba des Hautes-Terres, ou même tout le panthéon plus ou moins diversifié et teinté d'islam comme chez les Tanala, les Tsimihety ou les Sakalava. Toutes sont très ^suceptibles et sensibles aux offrandes et capables de s'immiscer dans le cours des événements humains. Il faut donc toujours ^{être} attentif à se conformer aux usages traditionnels, être révérent envers ces puissances et chercher à se les concilier pour vivre heureux. Tout cela autorise les convictions personnelles sans provoquer la moindre intolérance. L'absence de dogme, le flou théologique suppriment la notion d'orthodoxie et la religion se résoud en pratiques, collectives ou individuelles. La croyance à l'action de ces diverses puissances surnaturelles empêche de cerner positivement la réalité. Les Malgaches ont affaire non seulement avec le réel et avec l'imaginaire reconnu comme tel, mais aussi avec une troisième catégorie qu'on peut appeler le surnaturel, qui participe des deux autres. Cette catégorie englobe tout ce qui est nouveau, inconnu et n'a pas encore reçu une place dans les autres ordres. On y a placé les chevaux, les ânes qui causaient de grandes frayeurs quand ils furent introduits. Ne sachant comment considérer ces êtres étranges, les Betsileo les saluaient très bas. On y laisse des animaux fantastiques comme le songomby, proche du boeuf mais cannibale et rapide comme l'éclair. On y plaça quelque temps les blancs dont les pouvoirs, par leurs outils et leurs armes, semblaient surhumains et les faisaient qualifier de Zanahary (dieux). On se contente maintenant de leur proposer, dans les rapports individuels isolés, un statut social en leur décernant un vocable qui les intègre dans le système familial, selon celui ou celle qui s'adresse à eux. Cette insertion offerte dans la famille ou l'alliance est une façon de se rassurer et de se prémunir contre les mauvais coups qui devraient de ce fait devenir impossibles.

La catégorie du surnaturel et la sphère qu'elle implique sont une zone floue qui, pour l'observateur extérieur, semble

pleine de contradictions et a conduit certains à dire de Madagascar que c'est "le pays et le peuple du vague" [28, p. 116], ce que confirment les poètes :

"L'opération [de transmutation par l'incantation] réussit au point que les réalités se transforment en songes et les songes en réalités, les uns et les autres

"bruent de choses irréelles

"irréelles à force d'être

"comme des songes ." (J. RABEMANANJARA) [30, p. 10]

Un penseur malgache également contemporain ressent et reconnaît que

"La difficulté nous vient du flou qu'il y a dans la pensée malgache elle-même [...] une saisie intuitive des êtres et des choses [la] satisfait et entraîne son adhésion au sens qu'[elle] saisit ainsi" [2, p. 18].

A cette dépersonnalisation, cette confusion entre le réel et l'imaginaire, correspond selon les termes du même auteur

"une certaine nébulosité quant à la notion de temps. Le Malgache n'est jamais tout à fait présent. Il est ou avec le passé ou en plein dans le futur" [*Ibid.* p. 46. En italique dans le texte].

Par ailleurs, sur le plan de l'action, le Malgache tient compte de deux notions particulières : le tsiny et le today. Pour rester bref à leur propos, disons que le tsiny, c'est la responsabilité, le blâme qui résulte et s'attache à l'auteur de toute action ou parole, qui peut les vicier, et dont il faut se débarrasser. C'est en Imérina l'objet d'un préambule indispensable à tout discours public où les méfaits du tsiny, qu'on peut aussi assimiler à la guigne, sont énumérés et rejetés au-delà des limites de la province ou même dans la mer.

Cette crainte des conséquences néfastes imprévisibles de tout acte freine évidemment les initiatives et surtout les nouveautés.

"Qui traverse hors du gué est mangé par le crocodile ;
qui puise ailleurs qu'au point d'eau habituel casse sa

cruche" disent les proverbes.

Et l'on doit d'autant moins agir, surtout à tort et à travers, que tout dérangement, quel qu'il soit, de l'ordre existant amène sur son auteur le tody, le retour des choses. Faire le bien vous attire le bien, faire le mal attire le mal : une enfant est aveugle parce que son père a crevé les yeux d'un crocodile au lieu de le tuer. Il ne s'agit pas d'un principe de rétribution mais de rétroaction. On attire sur soi, en retour, d'une façon quasi-mécanique, l'équivalent différé de ses actes et de leur suite. Ce principe doit donc rendre éminemment circospect et devrait supprimer toute action inconsidérée ou impromptue. La crainte du tody a des conséquences morales certaines, car on s'abstiendra soigneusement de faire à autrui, directement ou non, mais de façon responsable, tout ce que l'on redoute pour soi-même.

Tsiny et tody induisent des inhibitions complémentaires qui se renforcent. Dans les peuples où ces notions sont respectées, les individus sont tentés de s'évader dans le rêve, et l'obligation d'agir et toute décision amènent d'interminables attermolements et hésitations qui sont une source féconde d'inspiration poétique. Une façon élégante de s'en tirer est de solliciter l'avis de la famille. La décision devient alors collective. La responsabilité est partagée et la solidarité familiale qui intéresse même les ancêtres interviendra pour amortir et diluer les conséquences.

Dans la famille, la mère tient parfois, chez les Mérina en particulier, une place prééminente comme il ressort de plusieurs études sur le sujet [24 ; 4]. Cela résulte de plusieurs différences de la vie infantile des filles et des garçons.

La fille, très jeune, doit aider sa mère et participer aux travaux féminins, à la cuisine et la surveillance de ses cadets. Associée aux soucis pécuniaires et domestiques, elle acquiert rapidement le sens des responsabilités et doit en assumer très tôt. Cette éducation qui se poursuit toute sa jeunesse n'est guère entamée par la scolarité qui n'est pour

elle qu'une occupation supplémentaire et une chance problématique d'un meilleur mariage. La fillette est ainsi préparée à son rôle de mère de famille bien plus qu'à celui d'épouse et elle aura facilement tendance à traiter, le moment venu, son mari comme l'aîné de ses enfants.

Celui-ci, de son côté, accepte volontiers cette situation qui ne se manifeste guère hors du foyer, car son enfance, très libre, si elle lui a imposé des devoirs, dont l'obligation des études scolaires, puis d'un minimum de formation professionnelle ne l'a guère préparé aux responsabilités ni à prendre des décisions. De plus, dans certaines populations, (principalement les Mérina, les Betsileo, les Bezanozano, les Sihanaka, les Tanosy), ~~de plus~~ le garçon a été profondément traumatisé par les circonstances de sa circoncision. Celle-ci est intervenue quand il avait entre trois et six ans. Après une courte période où il avait été choyé et cajolé, où son père et ses oncles l'avaient dorloté, une nuit, sans qu'il ait été averti ou préparé, on l'avait saisi et, sous les yeux ou à portée de voix de ses parents qui n'étaient pas intervenus, il avait été opéré et arrosé d'eau froide. Il avait ressenti et interprété cette mutilation relativement bénigne comme une véritable trahison de ceux qui lui étaient les plus proches et les plus chers. Et les psychologues ont bien noté qu'à partir de ce moment, les garçonnetts deviennent méfiants et renfermés. Par la suite encore, on n'avertit jamais les garçons quand ils doivent affronter la douleur, la peine ou la difficulté et, chaque fois, le contact avec le réel les prend au dépourvu et leur remémore inconsciemment ce qu'ils ont ressenti initialement comme une trahison. Aussi ne peut-on s'étonner que certains hommes des Hautes-Terres affirment qu'on ne peut avoir confiance en qui que ce soit, pas même en ses propres parents, qu'il faut toujours et sans cesse être sur ses gardes, même et surtout pendant les périodes heureuses ("inquiétude" serait même un des sens du mot fanahy, traduit ordinairement par âme [32, p. 13] quand on dit que "c'est le fanahy le propre de l'homme").

L'importance de cette agression subie dans la petite enfance doit être relevée car elle explique la réputation défavorable de la portion masculine des populations que nous avons citées. On en a une double contre-épreuve : dans ces peuples, le caractère féminin est passablement différent. Les femmes n'ayant pas subi cette opération traumatisante, et averties très tôt des douleurs de l'enfantement (les fillettes, contrairement aux garçons, peuvent assister aux accouchements), aguerries dès l'enfance, sont plus réalistes, plus ouvertes, plus sociables et ont un rôle important dans la vie sociale de leur groupe. Dans les autres peuples qui ne pratiquent pas la circoncision "traîtreusement", méfiance et duplicité masculines ne sont guère reprochées et l'on parle au contraire volontiers du caractère franc et ouvert des populations méridionales.

La santé mentale implique donc pour l'individu d'être solidement inséré dans un tissu social qui accorde autant d'importance aux morts qu'aux vivants et dans lequel il a sa place marquée. Il doit par ses enfants, adoptifs si besoin est, être un chaînon dans la succession des générations. Il doit y remplir un rôle en rapport avec son sexe, ses aptitudes et ses forces personnelles. Timide et prudent dans les choix inévitables, sensible aux alternatives, il affronte la réalité sans témérité. Il évite de prendre seul des décisions. Il consulte volontiers sa famille sur la solidarité de laquelle il sait pouvoir compter et au premier rang de laquelle il place sa mère. La complexité du réel, une tendance à accorder consistance et réalité à des phénomènes imaginaires permettent de teinter de poésie une vie banale et absorbée par les problèmes quotidiens de l'existence qu'une mémoire exercée permet de comparer aux exemples du passé. L'intelligence permet d'affronter avec réalisme, tant sur le plan individuel que sur le plan national, les situations nouvelles qui sont quelquefois perturbatrices. Les plus entreprenants, ceux qui supportent le plus mal des situations inconfortables, s'efforcent parfois avec succès d'influencer le cours de l'histoire.

Les désordres mentaux

La santé mentale étant telle que nous l'avons décrite, tout ce qui s'en écarte d'une façon ou d'une autre sera considéré comme anormal. Du fait que l'opinion commune exonère les individus de leurs actes puisqu'ils sont régis par leur destin (et que le tody n'est pas rétribution mais rétroaction), l'entourage est particulièrement tolérant envers ceux qui ne sont pas normaux ou conformistes. Ils sont bien reconnus et jugés tels mais n'en sont pas pour autant condamnés. On les supporte avec beaucoup de patience en veillant à ce qu'ils ne causent pas de trop graves désordres dans la société. Les déviants sont acceptés comme tels, moqués, parfois craints ou même redoutés, au besoin neutralisés s'ils sont agressifs, mais rarement supprimés. Pour se débarrasser d'un incorrigible devenu indésirable il existe la coutume du rejet, sorte d'interdiction de séjour qui, non seulement contraint à l'éloignement mais exclut de la sépulture et du culte familiaux.

Les idées bizarres, les comportements anormaux peuvent être congénitaux ou occasionnels, permanents ou passagers, légers ou graves, provoqués par l'individu ou par une tierce personne et l'on a ainsi tout un éventail de possibilités depuis la sénilité qui fait radoter, les états de transe individuels ou collectifs, les ivresses dues à des drogues, les excentricités, la folie et la débilité plus ou moins profondes. Et dans cette courte énumération, forcément incomplète car nous n'établissons pas un catalogue, nous verrons qu'il y a fréquemment intervention dans le normal ou le pathologique de la catégorie du surnaturel, à tel point que des personnes qui dans notre société seraient tenues pour psychopathes sont tenues pour privilégiées et tirent prestige de leur état.

Le vocabulaire

Le vocabulaire malgache comporte une grande richesse de termes pour désigner les états que nous venons d'indiquer et qui peuvent être répartis en quatre niveaux.

Tout d'abord les originaux, les excentriques, ceux qui sont "autres" que tout le monde, "hafahafa", ceux qui "ont un grain, misy kely". Peuvent les rejoindre momentanément ceux qui, sous l'effet d'un événement, perdent la tête, "perdent leurs idées; very hevitra" et n'ont plus leur bon sens.

Un second niveau rassemble les niais, taraiky, les bonasses, mpiasa be, les lourdeaux ou les maladroits, bado, badolahy, les simplets, les sots, donendrina ou tenendrina, les gens obtus ou exagérément obstinés, donto, dombosaina, et autrefois les zanakalo. Ce sont, en fait, tous ceux à qui il ne manque qu'une part plus ou moins grande de vivacité ou d'intelligence.

Le troisième niveau regroupe ceux qui ont "perdu l'esprit, very saina", ceux que l'on tient pour fous : adala, lefaka, macla etc, selon les dialectes. Ce sont aussi les stupides, bons à rien, donàna, donàna velona, les brutes, ketrina, les imbéciles, foka, les crétins, ondrana. Des nuances atténuatives peuvent être fournies par des duplicatifs : adaladala, lefadefaka, ondranondrana, etc.

Au plus bas degré, les fous définitifs tena adala que leur état revalait au rang de bêtes et à se comporter parfois agressivement et à mordre, les fous dangereux, gaigy, romotra, mots employés aussi pour les animaux enragés. Comme on peut s'en douter, ces catégories ne sont pas tranchées et il y a des chevauchements de l'une à l'autre.

Bien que tous ces termes soient courants, les proverbes parlant de la folie (entre 50 et 100 dans chaque dialecte) ramènent tout aux deux grandes divisions intermédiaires et, en fait, stigmatisent celui ou celle qui oublie de se tenir à sa place, qui ne sait pas tenir son rôle ou se montre maladroit dans les activités usuelles.

Les causes

Les causes de ces anomalies sont obscures. Elles reçoivent, comme bien des maladies physiques, quantité d'explications disparates. Pour nous en tenir ici à ce que les Malgaches

appellent la folie, on l'entend expliquer, comme l'épilepsie, par la volonté du Créateur : "aretin-dranañahary, maladie divine" que celui-ci distribue souverainement ou en punition d'une transgression comme il le fait de la lèpre, de la variole ou du foudroiement. Elle pourrait être aussi causée par de mauvaises conditions d'accouchement : "des morceaux de placenta non expulsés seraient remontés jusqu'au coeur". On dit aussi que de couper les cheveux d'un enfant le soir le rend idiot. Le crétinisme pourrait être aussi dû à une trop grande consanguinité des parents, puisque pour les unions de cousins croisés, tolérées dans les populations endogames, il est indispensable de tuer un boeuf "pour ôter l'empêchement : manala ondrana", ce dernier mot étant justement celui qui désigne les crétins. Mais la folie peut aussi résulter d'actes de sorcellerie.

On connaît en effet des drogues, et surtout, on emploie des charmes capables de provoquer un dérangement mental temporaire ou durable. Ces derniers sont souvent à base de fragment d'objets ayant appartenu à un dément, cheveux, poils, morceaux d'étoffe ou encore os provenant d'un chien enragé, ce qui mène à penser que la folie, considérée comme une maladie est en quelque sorte contagieuse, comme la rage à laquelle renvoie déjà le vocabulaire. Enfin, les églises chrétiennes locales attribuent les dérangements mentaux, comme certains désordres physiques, à l'action de démons, comme nous le verrons plus loin.

Les drogues

Parmi les moyens connus à Madagascar pour faire sortir les gens de leur état habituel, figurent diverses drogues qui peuvent être employées seules ou en mélange. Certaines entrent dans la composition des charmes. Les principales sont le qât, le chanvre, l'alcool, le tabac, le lycopode et, plus récemment, des drogues d'origine chimique, L.S.D., héroïne, qui furent un temps à la mode dans les milieux universitaires.

L'opium, fumé par des ressortissants de l'importante colonie chinoise de l'île, reste tout à fait en dehors des habi-

tudes malgaches. La culture du pavot (popo) n'en avait pas moins été interdite en 1881 par l'article 181 du "Code des 305 articles". C'était, en fait, le chanvre qui était visé, mais l'interdiction subsiste toujours. Le bétel qui pousse à l'état sauvage dans l'Ouest et est consommé avec chaux et noix d'arec par les Indiens et les Pakistanais, n'intéresse pas du tout les Malgaches (1).

Le qât (Celastrus edulis) n'est consommé que dans l'Extrême-Nord à l'imitation des Yéménites qui l'y ont introduit. Il est cultivé dans la région d'Ambilobe- Anivorayo Nord [6]. Les rameaux sont transportés en botillons et distribués par autobus. Les feuilles vertes en sont mâchées par les hommes et provoquent, comme le café fort, un état d'excitation qui supprime la fatigue, mais diminue notablement, semble-t-il, les facultés génésiques. Cette plante n'est pas réellement une drogue car elle ne provoque pas d'accoutumance et paraît sans danger réel.

Le chanvre est très anciennement connu dans l'île où il porte au moins trois noms (rongony, jia, jamala). Seuls les hommes le consomment. Il passe pour stimuler la force vitale dans les travaux physiques pénibles, pour rendre courageux jusqu'à la témérité dans les combats, pour donner un coup de fouet quand il faut entreprendre une action hasardeuse, enfin, surtout en Imérina dans les couches moyennes de la société, à petites doses périodiques, pour rendre la vie supportable à bien des hommes insatisfaits de leur sort à cause de leur situation matérielle ou matrimoniale. Les feuilles sèches en sont fumées en cigarettes. Une autre façon, ancienne et également connue sur la côte de Tanzanie, est d'en faire une sorte de pâte : on mêle de la poudre de chénevis, des feuilles broyées, de la farine de riz, du sucre ou du miel et de la

(1) Alfred GRANDIDIER signalait qu'en 1869 des Temoro mangeaient de la noix d'arec (popo) avec du bétel (rambo) et la chaux et en déposaient en offrande sur leurs tombeaux [16 bis, p. 48].

poudre de poisson sec. Le boudin ainsi obtenu est débité en morceaux d'environ 3 cm que l'on met à fondre dans la bouche. Ce bonbon provoque assez vite une ivresse forte et durable. C'est un moyen aisé d'entrer en rapport avec le monde invisible. La plante vient bien dans les terres fertiles du Vakinankaratra ou des deltas de l'Ouest. Les feuilles séchées voyagent facilement vers les autres régions où la surveillance, plus stricte, gêne les plantations faites en cultures dérobées. En fait, si Andrianampoinimerina tolérait la plante dans ses états, pour en faire des étoffes ou des cordes, il interdisait d'en fumer les feuilles "car il rend fou". Les fumeurs invétérés deviennent mous, maigres, vaniteux, souvent irritables et querelleurs. L'opinion publique désapprouve la consommation du chanvre et, dans les provinces (Betsileo, Bezanozano, Tanala, etc), beaucoup de familles le font figurer dans la liste de leurs interdits héréditaires [16]. La législation récente (1960) est relativement sévère et réprime la production, le trafic et la consommation de cette drogue.

L'alcool est plus répandu que le chanvre. Il touche les deux sexes, toutes les classes de la société, toutes les populations - même les musulmans- et même tous les âges. C'est une toxicomanie sérieuse mais tolérée par l'opinion publique. Elle n'est guère combattue sérieusement que par des ligues volontaires dont la plus ancienne et la plus efficace est la "Croix bleue Malgache", patronnée par les églises protestantes et qui exige l'abstinence totale. Déjà, pour en avoir vu les ravages dans sa jeunesse, Andrianampoinimerina avait légiféré : "Quand vous êtes soûls, vous n'êtes bons à rien... aussi je vous interdis l'alcool". Cette interdiction (sous peine de réduction en esclavage et risque d'être vendu à l'étranger) fut maintenue sous Radama 1er, abrogée sous Radama II et Rasohery, remise en vigueur par Ranaivalona II. Elle tomba ensuite en désuétude, surtout pendant la colonisation où les alcools d'importation étaient entrés dans les moeurs et faisaient l'objet d'un très fructueux commerce. En même temps la distillation locale

- sauf le rhum des sucreries européennes étroitement contrôlées - était sévèrement réprimée. On reprochait souvent, à juste titre, aux nombreux distillateurs clandestins de jus de canne à sucre, de fruits ou de miel fermentés, de trafiquer les produits en ajoutant dans les cuves des ingrédients (laro) tels que des écorces, du chanvre ou du tabac, qui donnaient à la liqueur obtenue des propriétés spéciales supplémentaires.

L'indépendance n'a guère modifié cet état de choses sinon que la distillation familiale est maintenant facilement tolérée et que l'ivresse, même dans les très hauts postes, sert volontiers d'excuse ou d'alibi à l'irresponsabilité. La consommation habituelle d'alcool est une attitude d'oubli ou de fuite devant la réalité.

Une autre toxicomanie, banale en Occident, est à Madagascar la consommation du tabac dont les feuilles, après fermentation, sont fumées en cigarettes ou, réduites en poudre et mêlées de cendres, sont chiquées. Là encore, Andrianampoinimerina, choqué de ce que ses sujets échangeaient avec des peuples côtiers du bon riz nourrissant pour quelques pincées de tabac qui portaient en crachats malpropres, avait essayé de réagir. Réaliste, il renonça pourtant au bout de deux ans à cette interdiction et la plante fut cultivée sans restriction dans son royaume même. Pendant la colonisation, la culture du tabac fut strictement réglementée et surveillée et une grosse quantité en était exportée. Depuis l'indépendance, le monopole est maintenu et l'Etat contrôle l'exportation et les usines de conditionnement pour la consommation locale. A Madagascar, on ne fume guère le cigare mais la cigarette, principalement les hommes. Dans le Sud, les Tandroy et les Mahafaly prisent la poudre. Dans toutes les populations, les femmes consomment autant de poudre de tabac que les hommes. Les enfants, à qui on en donne pour calmer leurs maux de dents, s'y habituent très tôt. Il semble que l'ingestion répétée de la nicotine avec la salive, soit à l'origine, chez les personnes mal nourries, de dérangements mentaux difficilement guérissables.

Très évidemment, Madagascar ne connaît pas encore l'abus

de remèdes chimiques, calmants ou excitants qui, dans d'autres pays amène certains individus à l'état de dépendance à l'égard de produits pharmaceutiques.

Aussi ne nous reste-t-il plus à parler que d'une dernière drogue, poudre employée seule ou mélangée au chanvre, le lycopod ou somorona (litt. barbu). Il s'agit de Lycopodium megastachyum et de L. phlegmaria, poussant en épiphytes sur divers arbres (ou rochers). Connu depuis très longtemps, le somorona ou tsilaky était un des composants principaux des charmes de guerre de combat ou d'amour. C'est essentiellement une drogue héroïque. On en faisait boire, dans de l'eau, aux taureaux avant le combat aux soldats avant la bataille, pour qu'ils soient "forts et courageux". Elle passait pour augmenter la fécondité, aussi en donnait-on aux hommes, aux bestiaux et on en répandait même dans les rizières. On l'administre en infusions légères ou en lotions aux enfants pour combattre la mollesse, l'indolence ou le lymphatisme. Elle est surtout fumée en cigarettes et ne semble pas provoquer d'accoutumance. Aussi son action sur les soldats ne devait-elle guère être durable.

La folie d'amour. Ambalavelona

Les charmes les plus spectaculaires, surtout quand ils comportent l'administration de breuvages ou d'aliments dans lesquels on a pu mettre du somorona, provoquent une sorte d'hystérie, mot ambigu que proscrit l'usage médical, mais commode et suffisamment parlant. Il y avait naguère, selon VIG, des charmes qui causaient le "délire d'amour, kasoa". La personne ainsi envoutée n'avait plus en tête que celui qui agissait sur elle par ce moyen au point que :

"même devant son père elle [la femme] rejetterait son vêtement pour courir après lui et que même si mille hommes voulaient la retenir, elle serait obligée de le rejoindre" [36]

Cet état était infligé "en punition" à une femme qui s'était montrée "orgueilleuse", c'est-à-dire avait repoussé les avances d'un galant, souvent socialement plus haut placé.

On retrouve ce même phénomène de nos jours dans plusieurs

provinces septentrionales (Boina, Antsinaka, nord de la côte betsimisaraka) sous le nom d'Ambalavalona : Un jeune homme ayant fait des avances à une jeune fille et ayant été éconduit s'éloigne en proférant de vagues menaces : "Vous allez voir ce que je vais faire". Peu après, pour une raison futile, dessin dans la poussière d'une allée ou d'une piste, petits morceaux de bois placés intentionnellement dans le chemin, ou encore, cadavres de mouches bleues ou vertes, la personne visée, ou même quelqu'un de son entourage, est sujette à une crise de délire et peut "pleurer d'une façon irrépressible, déchirer ses vêtements, mâcher de l'étoffe, partir vagabonder, parler toute seule, grimper au faite d'un case ou encore partir en courant, les deux bras levés pour imiter un avion qui décolle" [18], se mettre à boîter et ne plus pouvoir marcher, etc.

La sorcellerie

Tout cela montre, sinon que les sorciers sont puissants, et capables, du moins que la croyance en leur pouvoir est grande et qu'ils sont toujours redoutés.

En réalité, il est embarrassant de parler de sorciers car ce mot correspond, en fait, pour Madagascar, à au moins deux termes génériques qui désignent des personnages différents.

Les uns appelés ombiasy (mpimasy, moasy, etc) sont des hommes qui connaissent les charmes et les amulettes en rapport avec les diverses circonstances de la vie humaine et savent les préparer. Ils prétendent généralement à l'extra-lucidité, étant en même temps astrologues (mpanandro) devins (mpisikidy) par la consultation du sable, des graines ou des miroirs divinatoires. Ils sont interrogés par quiconque souhaite leur avis et, contre de relativement minimes rétributions, ils aident ainsi les gens à prendre leurs décisions en leur indiquant les circonstances qu'ils croient optimales. Normalement, ces ombiasy sont bienfaisants et jouissent d'une bonne considération. Mais la tentation est pour eux grande et constante d'être sollicités

d'aider à faire réussir un mauvais coup (cambrilage, vol de bœufs), de nuire à un ennemi dans ses biens, sa famille, sa santé ou même de faire disparaître un rival, et la limite entre l'action bénéfique et l'action maléfique est sujette à interprétation et à de vastes marges d'action. Ils peuvent aussi fournir des charmes (coûteux) dont la puissance et l'efficacité dépendront des sacrifices et des vies qui leur seront consacrés et dont l'appréciation, par la suite, sera laissée à l'utilisateur. On peut dire, en principe, que la sorcellerie mauvaise commence avec les actes cachés ; l'agression sournoise, l'atteinte à l'intégrité d'autrui, quand la crainte du tody est oblitérée, quand le sorcier se sent affranchi de la coutume et qu'il prend plaisir à la transgresser.

C'est là qu'apparaît la seconde catégorie de sorciers, ceux que l'on tient pour malfaisants, ceux qu'il faut neutraliser ou dont il faut se débarrasser et que l'on appelle mpamosavy, mpamorika, mpangarombava, kafiry, selon les dialectes. Ces gens peuvent être des ombiasy dévoyés et criminels, voire des empoisonneurs, comme ils peuvent n'avoir rien de commun avec eux. Ce sont des gens qui se sentent poussés obscurément à commettre ce que l'on appelle des sacrilèges, toujours nuitamment : aller nu, le corps oint d'huile pour échapper à qui voudrait les saisir, effrayer ainsi les voyageurs isolés, aller à proximité d'une case où agonise un moribond et imiter ses gémissements, jeter des pierres sur les toits ou dans les volets pour effrayer les gens ; danser sur les tombeaux et défier les morts pour attirer des décès dans le village ; apprivoiser des animaux ou des oiseaux de mauvais augure. Certains villages ou certains quartiers ont la réputation détestable de receler des mpamosavy et bien des personnes en ont vu, de loin, mais il est rarissime d'en attrapper. Ceux qui sont capturés, souvent des femmes plus très jeunes mais restées agiles, sont déconsidérés, sans que l'on ose contre eux d'autre châtiment que la dérision ou le sarcasme. Leurs déambulations nocturnes, les méfaits qu'on leur prête suffisent à entretenir la frayeur inculquée dès l'enfance, et par crainte des mpamosavy, les rues de certaines agglomérations, la nuit sont absolument désertes et mortes.

Les sorciers malfaisants étaient assez redoutés en Imérina sous la royauté, il y a une centaine d'années, pour qu'ils

aient été combattus à l'échelon national, d'une façon assez expéditive, par l'ordalie du tanguin (plante toxique) administrée à tous les adultes, une fois tous les sept ans, à l'occasion de la fête de la circoncision que devaient subir, dans leur enfance, tous les mâles. Ils le sont encore assez pour que le gouvernement de la République Malgache ait pris contre eux de sévères mesures (1). Et leur existence actuelle est reconnue officiellement et attestée par ceux-mêmes d'entre^{eux} qui, touchés par la prédication revivaliste chrétienne, se repentent et, renonçant à leurs pratiques criminelles viennent apporter aux "prophètes", en gage de leur conversion, les corbeilles de charmes qu'ils détenaient [14, p. 40], dont ils étaient les serviteurs et dont ils veulent se débarrasser de façon inoffensive pour eux et qu'ils n'oseraient pas abandonner ni jeter n'importe où. Ainsi, à Majunga, le propriétaire d'un charme avec lequel il avait fait mourir cinq personnes était fort satisfait de ce que la prophétesse Nenilava ait réussi - à la deuxième tentative seulement tant le charme était puissant - à brûler ce charme et l'empêcher ainsi de se venger sur lui de ne plus le "servir" [15, p. 58].

Dans l'ensemble de l'île donc, les frayeurs diffuses cristallisent sur les sorciers, qui existent et sont redoutés à juste titre puisqu'ils peuvent par divers moyens - dont nous n'avons pas à parler ici - donner la mort. Dans certaines populations, celles mêmes que nous avons citées à propos de la circoncision, et la coïncidence n'est pas fortuite, on craint non seulement les sorciers mais les preneurs de foie mpaka aty ou les preneurs de coeur mpaka fo.

Les mpaka fo

La genèse de cette croyance est ancienne et obscure. Nous pensons qu'elle résulte de la curieuse habitude qu'avaient les Européens des XVIIIe et XIXe siècles, au décès de personnages importants, de leur prélever le coeur pour lui accorder une

(1) Ordonnance du 28 juillet 1960 [31].

sépulture spéciale.

On avait prélevé le coeur de certains Européens décédés à Madagascar pour les envoyer dans leur pays natal au su des Malgaches qui n'avaient pu qu'être surpris de cette pratique t tout à fait contraire aux leurs : ils ne conservent en reliques, si l'on peut dire, que des parties peu périssables des cadavres, cheveux, ongles et surtout, os après décharnement : vertèbres, rotules, phalanges, qui entrent dans la constitution des jiny ou des dady des rois sakalava ; les "huit os" longs et le crâne pour les gens des Hautes-Terres. Cette coutume européenne, maintenant tombée en désuétude, aurait pu passer pour bizarrerie supplémentaire des Blancs et n'avoir aucune conséquence locale si elle n'avait été ressuscitée de deux façons différentes. D'une part par les nécropsies, indispensables pour un enseignement correct ~~de médecine et de chirurgie~~ dans les écoles de médecine et de chirurgie créées à la capitale (1863, 1865 et surtout 1895), qui se heurtèrent à de sérieuses résistances. D'autre part, l'affaire fut empoisonnée par le combat dans les années 1890 et suivantes, que les Jésuites livrèrent à Tananarive contre les Francs-Maçons dont une loge avait été créée en 1890 par un ingénieur de la Reine, d'origine espagnole. Les Catholiques publièrent une brochure "Ny Framasoa [les Francs-Maçons]" qui valut dans l'île, aux Francs-Maçons, malgré une série de procès retentissants (jugés à la Réunion et en France), la réputation de "preneurs de coeurs". L'opinion fut suffisamment affectée par ces deux faits indépendants à l'origine, pour provoquer ce qu'une psychologue qui a étudié ce mythe appelle "les rationalisations d'une inconsciente angoisse de castration projetée secondairement sur des personnages d'autorité" [25, p. 3].

La crainte des mpaha fo s'éveille en présence de l'étranger (surtout Européen ou ceux que l'on imagine être leurs émissaires ou leurs rabatteurs) pour peu qu'il ait un comportement jugé étrange (par exemple s'il porte de grosses lunettes de soleil) ou qu'il pose des questions insolites. De véritables paniques peuvent se déclencher et des villages ou des quartiers de

villes se vider de leurs habitants qui se barricadent chez eux à la simple approche d'un inconnu en quête d'un renseignement ou d'un gîte pour la nuit. Si l'inconnu paraît faible ou que les villageois se sentent en nombre, il peut être impitoyablement malmené. En 1965, à Vangaindrano en pays tesaka, deux fonctionnaires mérina furent tués, victimes de ce soupçon.

La calomnie lancée par les Jésuites de l'époque a, d'autre part, à notre connaissance, provoqué un crime : en 1951, à Tananarive, un jeune homme de dix-neuf ans, ayant entendu dans la foule, lors d'une rencontre sportive, affirmer qu'un Français dont il connaissait l'adresse était franc-maçon, se présenta le lendemain au domicile de ce dernier, apportant dans une corbeille le cœur tiède d'un jeune voisin qu'il venait d'assassiner. E conduit par le cuisinier comorien qui refusa de recevoir ce viscère, le jeune homme fut arrêté, jugé, condamné et exécuté.

La frayeur intense des preneurs de cœur continue à s'exercer et son origine névrotique ressort bien, entre autres, des dessins de garçons auxquels on demande de représenter un arbre, un bonhomme, puis un mpaka-fo : les premiers étant souvent amputés d'une branche ou d'un membre et le troisième figurant un personnage menaçant armé d'un couteau ou d'un bâton [Ibid]. On ne peut s'empêcher à ce propos de rappeler les circonstances spéciales de la circoncision et les traces qu'elles laissent dans le psychisme malgache.

Les transvestis. Les homosexuels

Un autre trait de la culture malgache est l'existence de transvestis masculins, dont le sieur de FLACOURT notait déjà, en 1659, l'existence dans le Sud-Est sous le nom de sekats, les saikatra ou sarimbavy, selon les dialectes. Bien que l'expression "sarindahy, imitation d'homme", ^{existe,} le cas de ces femmes portant un costume d'homme, ayant un comportement, des occupations, un rôle et un statut masculins est extrêmement rare. Nous n'en avons connu qu'un seul exemple (en pays tsimihety) en une trentaine d'années. Par contre, les hommes transvestis

en femmes, ayant adopté, extérieurement au moins, la condition féminine, se rencontrent assez souvent. S'épilant la barbe et la moustache, vêtus en femme et les cheveux nattés, la voix de fausset et les gestes maniérés, ils sont acceptés, avec des sourires, tant par les hommes que par les femmes. Ils vivent généralement en association de subsistance, sans rapports sexuels, dit-on, avec une, deux ou trois femmes, souvent des prostituées temporaires. Ils se placent souvent comme bonnes à tout faire, gardes d'enfants, dans les grosses bourgades plutôt qu'ils ne restent dans les villages. Cette situation est à ce point admise qu'aux temps de l'impôt personnel masculin obligatoire et de la corvée, ils en étaient exemptés. Leur situation, en dehors d'anomalies physiologiques que seule une enquête médicale délicate permettrait de préciser, leur vient parfois de ce que, dans leur petite enfance, leurs parents les ont traités en filles. Ils ont reçu un nom féminin et une éducation en rapport avec la situation qu'on leur imposait et dont ensuite, ils n'ont pu ni voulu sortir. Mais là encore, faute d'une enquête approfondie, sur de nombreux cas, nous ne pouvons rien affirmer d'autre.

Il arrive aussi que dans certains bars des ports ou de la capitale, des "sarimbavy" d'un genre spécial attendant le client (européen). Ce sont des homosexuels qui tirent profit de cette anomalie mentale. Des lesbiennes existent également mais ne s'affichent pas.

Le suicide et la mort psychogène rapide

Bien que leur poésie soit volontiers triste, et que les Mérina surtout aiment à chanter comme Flavien RANAIVO

"le séjour enchanté du sommeil de la tombe",
les Malgaches redoutent la mort et les suicides sont chez eux si exceptionnels qu'ils sont remarqués et commentés.

On cite comme extraordinaire le cas de Ratrimofoloalina, en Imérina, ou de Renibedia, vieille femme de l'Isandra (Betsileo) qui s'offrirent quand Andriamasinavalona (mort vers 1711)

ou ^NAdriamanalina I (circa 1790-1796), leurs princes respectifs, demandèrent à leurs peuples un volontaire qui serait sacrifié pour le bien du royaume.

On cite encore les Betsileo du Vohibato-Sud, assiégés par les troupes de Radama, en 1811 qui

"arrivés au paroxysme du désespoir [...] se présentèrent par groupes nombreux sur le bord du rocher à pic, au haut duquel Ifandana était perché : puis là, les yeux bandés, commencer sous les yeux des Imériniens, une ronde homicide dont le terme devait être infailliblement une chute en masse dans l'abîme, comme il arriva en effet. On évalue à plusieurs milliers le nombre de ces malheureux qui se suicidèrent de cette façon" [1].

Le peintre COPPALE, qui séjourna ~~en~~ à Tananarive et qui se tenait à l'affût des faits marquants, ne mentionne dans son Journal qui couvre plus d'un an (1825-26) que le seul suicide d'une femme esclave, excédée des exactions de son maître [7, p. 74]. On mentionne en 1884 des femmes sakalava qui ont mis fin à leurs jours pour ne pas survivre à un frère bien-aimé ou des veuves qui se sont tuées par chagrin de la mort de leur mari. En 1910, un jeune et riche Tandroy tenta de s'empoisonner parce qu'une épizootie lui avait enlevé les quatre cinquièmes de ses boeufs [17, II, p. 38, n.].

Plus près de nous, on se souvient du suicide du poète Jean-Joseph RABEARIVÉLO, hanté par la personnalité de Baudelaire (22 juin 1937). En 1958, deux jeunes Mérina, dont les parents refusaient l'union, renouvelèrent le geste tragique, resté dans les annales du temps du grand roi Nampoina, de Baheniomby et de Ravolahanta et, liés dans la même écharpe, se précipitèrent dans le lac Tritrive et s'y noyèrent.

Ces cas isolés, relativement exceptionnels, semblent, même quand il s'agit de boeufs, provoqués par des crises sentimentales. Et l'on ne rencontre guère d'autres raisons, car, dans tout Madagascar, l'adage fondamental est : "Mamy ny miaina, il est doux de vivre". Cet amour de la vie freine toute témérité et l'on met en garde les audacieux : "Etre fort

et ne pas faire de détours, empêché des vivre vieux" dit le proverbe (1).

Les Malgaches ne sont donc pas des gens qui s'exposent à la mort et ils ne se suicident pas. Pourtant ils donnent l'impression de se laisser "facilement" mourir par une sorte de démission qui nous parait correspondre précisément à ce que le Dr ELLENBERGER appelle la mort psychogène rapide [12, pp. 7-8] sous sa forme polynésienne car elle nous semble souvent liée à une idée de culpabilité. Nous pouvons rappeler brièvement des cas typiques que nous avons déjà mentionnés ailleurs [27, p. 17].

Pendant la dernière guerre, en France, un tirailleur malgache gravement atteint est évacué sur un Hôpital en pleine nuit et placé dans le dernier lit inoccupé d'une salle. Les médecins avaient bon espoir. Peu après l'aurore, le soldat mourait, expliquant qu'il savait ne pas pouvoir survivre puisqu'il avait été couché à une place qui était exactement à l'opposé de son destin géomantique personnel, comme le soleil le lui avait révélé.

Second cas. Ayant bénéficié de sérieux sacrifices pécuniers de sa famille pour qu'il fasse ses études, un élève fut recalé à un examen blanc et acquit la certitude qu'il échouerait à son baccalauréat. Sachant qu'il ne pourrait redoubler, plutôt que d'affronter la honte d'un échec, il s'alita et mourut en quelques jours.

Autre cas. Un Sihanaka veuf, plus très jeune, avait eu du mal à se remarier. Aussitôt après son mariage, sa femme se révéla enceinte de plusieurs mois. Ne pouvant supporter cet affront ni cette honte, le malheureux s'alita et mourut en moins d'une semaine.

Quatrième exemple. L'épouse d'un pasteur de campagne aidait efficacement son mari dans son ministère. Ce dernier fut appelé à diriger une importante paroisse dans un gros chef-lieu. Sa

(1) Mahery tsy maody tsy ela velona.

femme, redoutant de ne pas être à la hauteur des nouvelles obligations qui allaient lui incomber, peu après son déménagement s'alita et mourut.

Nous ne citerons plus qu'un dernier cas. A Manara, une femme successivement veuve d'un Français puis d'un Indien dont elle avait hérité, ce qui l'avait rendue riche, devint aveugle vers soixante ans. Elle fut alors rapidement dépouillée de ses biens par des gens sans scrupules. Elle ne subsistait plus que de la charité de la paroisse protestante du lieu. Profitant du passage dans la localité d'une "prophétesse", elle lui fit promettre de demander à Dieu de la rappeler à lui le jour même. Puis elle se fit reconduire chez elle, se coucha et mourut, confiante en l'efficacité de la prière de son intercesseur qui avait, une fois de plus, été manifestement exaucée [15, p. 48-49]

Les quatre derniers exemples font apparaître la mort comme une délivrance et une issue acceptable à une situation devenue insupportable, sans qu'il y ait suicide, mais simplement le refus de continuer à vivre.

Les possédés et les inspirés

Les troubles de santé, tant désordres mentaux que maladies physiques, sont attribués, comme nous l'avons dit, à toutes sortes de causes, en particulier à d'obscures puissances invisibles, les angatra, sortes de fantômes qui apportent malheurs et maladies, ou aux manoeuvres de sorciers et à leurs charmes. A l'inverse, la compétence des guérisseurs est générale et s'exerce indifféremment dans tous les cas et dans les deux domaines puisque les Malgaches, unicistes, ne font pas les subtiles et souvent fallacieuses distinctions des Occidentaux entre corps, esprit et âme, et traitent la personne comme un tout. Il s'agit d'abord de diagnostiquer l'origine, c'est-à-dire l'auteur du trouble ; puis de le faire cesser en le chassant ou en le neutralisant par des conduites ou des offrandes appropriées.

Bilo

En dehors des procédés de divination, qui sont hors de notre sujet, c'est pour interroger les esprits qui t

tourmentent un malade et obtenir sa guérison que les populations de l'Ouest et du Sud (Tandroy, Mahafaly, Masikoro, Sakalava du Sud) organisent des cérémonies appelées Bilo. Dans ces Bilo, tenus sous un arbre formant toit ou dans une clairière, le malade ou s'il est trop faible ou trop âgé son remplaçant, monte par une échelle de huit barreaux sur une plateforme (tatalam-bafo) placée au-dessus du sol et se tourne vers l'est. Un ancien, par un discours, explique aux puissances le but de la cérémonie. Des chants de femmes, des instruments de musique retentissent et les parents et amis du malade dansent vigoureusement. La cérémonie peut durer des heures ou même des jours. Un bovin est sacrifié et des morceaux sont cuits ainsi que du riz sur ^{une} autre petite plate-forme plus basse, en offrande aux Invisibles. Puis on leur demande que la maladie sorte du patient et se fixe sur une figurine de bois grossièrement anthropomorphe, fichée au sud de la plate-forme. Enfin le malade ou son substitut descend par l'ouest et devrait, sinon être tout à fait guéri, du moins entrer en convalescence.

Chez les Sakalava méridionaux, on assiste également à des réunions sur des emplacements semblables. Dans ces "Bilo du Sud", organisés par les lignages nobles, il ne s'agit plus d'un malade à guérir, mais ce sont des femmes, sortes de médiums (kinangana ou saha) qui se disent et qu'on tient pour hantées en permanence par les ancêtres des lignages princiers, qui servent d'intermédiaires pour une sorte de dialogue entre les Ancêtres et les vivants qui les consultent et qui, sur la plate-forme, s'agitent et vaticinent pendant les chants, les danses et la musique de l'assemblée qui peut compter plusieurs centaines de personnes.

Tromba

Le tromba, d'origine indubitablement africaine, appartient au même ensemble institutionnel que le bilo mais est beaucoup plus connu dans le nord de l'île et surtout beaucoup plus répandu. Il peut se jouer dans une case exigüe si elle est tapissée de nattes et munie de quelques récipients dont un brûle-parfum et

et si le médium dispose d'une canne (kobay tromba) et d'alcool de bouche qui l'aide à entrer en contact avec le monde des anciens rois qui sont consultés comme l'étaient les grands ancêtres des lignages dans le bilo. Chants, claquements de mains, bruits lancinants de percussion métallique, coups de trompe et de buccin. La femme entre en transe, s'agite, vaticine, répond de façon voilée ou peu cohérente aux questions que l'auditoire pose par l'intermédiaire de l'assistant qui l'aide à mettre les survêtements rituels, traduit les messages, fait brûler les résines odorantes et ordonne la cérémonie.

Comme on l'a remarqué [33, 29, 37, 22, etc], ces cérémonies, très distrayantes dans la vie monotone des villages, servent à détendre certaines tensions au niveau du groupe qui s'assemble et à exercer une puissante contrainte sociale. Tout entières tournées vers des personnages d'un passé idéalisé auquel on voudrait se raccrocher, elles sont le moyen de régler des conflits par référence à des ancêtres supposés communs auxquels les vivants doivent se soumettre. Elles sont l'occasion pour certains, femmes surtout, de compenser l'infériorité de leur statut social en incarnant momentanément des individus prestigieux. Sur le plan socio-politique, elles sont le lieu de confrontation de la société présente et en déséquilibre avec des traditions ancestrales et des formes d'autorité qui vacillent. La multiplication, la fréquence et surtout l'extension géographique grandissante de ces cérémonies qui ont gagné certains coins de la côte orientale et qui ont atteint (timidement) l'Imérina il y a déjà plus de vingt ans à l'occasion des cultes païens aux tombeaux princiers, est un signe certain de refus et de désarroi devant la réalité vécue. C'est un recours sentimental aux normes supposées d'un passé vers lequel on voudrait se réfugier pour fuir le présent.

Salamanga. ^{an}Ramenjana. Velonandrano

Alors que la possession individuelle se dit en betsiléo "salamanga", dans le même dialecte, le mot bilo signifie un état de transe durable qui se manifeste spontanément et simul-

tanément dans un certain nombre d'individus et qui est contagieux [10, pp. 1060-1110]. C'est ce que d'autres dialectes nomment "Ramanenjana, qui raidit", "Menabe, tout rouge" ou "Velonandrano, vivant dans l'eau", phénomènes collectifs qui coïncident toujours avec des périodes localement troublées sur un plan politico-religieux.

Ces faits ne sont en rien propres aux Malgaches puisqu'on les a comparés justement à la danse de Saint-Gui qui agitait les "ardents" du Moyen-Age, puis les "Convulsionnaires de Saint-Médard" en 1735 à Paris. On cite des exemples comparables en Troade (Asie Mineure) (1), au Mozambique [9], chez les Akamba d'Afrique Orientale [19], etc.

Le mouvement le plus spectaculaire et qui a fait date dans l'histoire de l'île, le Ramanenjana, aurait apparu en 1862, au moment où le roi Radama II prenait par l'orientation de toute sa politique, l'exact contre-pied de celle que sa mère, Ranavalona Ière avait suivie pendant les trente années de son règne sanglant. En particulier, il autorisait "la prière" chrétienne, féroce persécutée par la précédente reine. Ce changement avait été un grand soulagement pour le peuple, mais il avait bouleversé les esprits. Des groupes de gens se prétendant obligés d'obéir aux ordres de réquisition d'invisibles officiers de la défunte reine formaient des cortèges excentriques, ne supportant pas qu'on gardât un chapeau pendant leur passage.

Cette épidémie ayant été mainte fois relatée et décrite [5, pp. 640-644 . 1, pp. 229-255 ; 8], nous pensons plus original de citer les Velonandrano sakalava, en tous points comparables et qui se manifestèrent dans la région de Majunga, peu après la conquête de l'île par les troupes françaises (1895) [21]. Nous résumons le texte.

"Ceux qui en sont atteints sont considérés comme possédés par les esprits (lolo) des Hovas qui veulent leur faire

(1) "Le Temps" du 18 septembre 1911, cité par R. ALLIER [34, p.

"perdre la raison. Autrefois fort nombreux, les Velonandrano se réunissaient par groupes de soixante à cent. L'affection débute brusquement et est caractérisée par une agitation incessante, avec mouvements désordonnés, paroles incohérentes et délire ; les malades [c'est un médecin qui décrit] se livrent à des danses furieuses et ils finissent par tomber épuisés, râlant et la bouche couverte d'écume ; parfois ils grimpent sur des rochers et se livrent aux ascensions les plus extraordinaires ; quelques-uns passent des journées entières dans des mares ou des rivières [d'où leur nom de "vivant dans l'eau"] et se disent enchaînés par les âmes qui les ont précipités et qui les redressent ensuite en les tirant par les cheveux ; leur regard reste toujours égaré ; quand ils ne dansent pas, ils marchent droit devant eux, la tête levée et les yeux sans cesse en mouvement. La maladie est éminemment contagieuse ; il suffit de voir un malade ou d'être touché par lui pour être atteint à son tour ; souvent les spectateurs imprudents sont brusquement saisis. Il n'existe pas de traitement bien sérieux de cette affection, sauf l'épuisement des malades par la danse. Les Guérisseurs s'adressent aux esprits malfaisants et parlent en leur nom. On donne de la tisane de plantes locales et l'on barbouille aussi la figure et le corps des malades avec de l'argile blanche" [20].

Les inspirés et les mouvements revivalistes

De nos jours et depuis près d'un demi-siècle, si les bilo et les tromba sont toujours florissants et même pour les derniers en expansion géographique, on ne signale plus de cas de possession collective comme ceux que nous venons de relater.

Par contre, il s'est produit, à de nombreuses reprises, et les mouvements sont encore bien vivants comme nous le verrons, des "réveils religieux, fifohazana" sous l'impulsion d'inspirés que l'on peut, sans forcer les termes, appeler prophètes, tant par leur personnalité que par leur action et leur prestige.

Peut-être y a-t-il eu transformation et remplacement des mouvements de possédés, spontanés et incohérents, par ces mouvements plus ou moins provoqués et canalisés ? On peut en effet remarquer la concomitance de ces fifohazana avec les événements historiques : conquête de l'île (1895), seconde guerre mondiale (1939-1945), troubles de 1947-48, décolonisation (1958-60). Pourtant, il y a de grandes différences puisque les premiers touchaient des païens et que les seconds intéressent surtout des gens rattachés de près ou de loin à des églises chrétiennes. Est-ce une modification en profondeur de la spiritualité malgache ? Le christianisme, sous ses diverses dénominations ne peut pourtant revendiquer pour sien au maximum qu'entre le tiers et le quart de la population. Il est vrai cependant que son influence déborde de beaucoup ceux qui sont recensés dans les statistiques ecclésiastiques.

Quoi qu'il en soit, les mouvements de réveils méritent de retenir l'attention du point de vue de la santé mentale tant par ceux qui les suscitent que par ceux qui les suivent.

Les réveils religieux ou Fifohazana

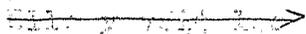
Les réveils religieux sont anciens dans l'île puisque le premier remonte à 1894 avec Rainisoalambo. Ils sont nombreux et divers. Malheureusement, leur histoire et leurs manifestations ne sont guère relatées que dans des périodiques ecclésiastiques en malgache, dans des thèses dactylographiées difficilement accessibles ou dans des ouvrages épuisés [35].

Ankaramalaza

Pour le sujet qui nous occupe ici, il nous paraît bon d'utiliser un ouvrage récent et tout spécialement sa troisième partie [16] dans laquelle le pasteur Zakaria TSIVOERY, de Fort-Dauphin expose la jeunesse, la vie et l'oeuvre de la prophétesse Germaine Volahavana dite "Nenilava, (la) grande Maman" (elle mesure 1, m 75) au moins) qui anime le Réveil dit d'Ankaramalaza, du nom du village où elle a ses quartiers, en pays temoro. Cette femme remarquable mériterait un long article qui dépasserait l'espace qui nous est imparti. Contentons nous d'un très court résumé de ce texte, franchement apologétique et hagiographique dont le fonds et la forme se situent exactement

et d'emblée dans ce que nous connaissons présentement dans la chrétienté occidentale sous les termes de renouveau charismatique (1).

"Volahavana est une femme temoro née en 1917, fille d'un notable aisé qui était ombiasy, devin. Les graines qu'il avait consultées lui avaient révélé qu'un Esprit supérieur reposait sur sa fille et que c'est ce qui expliquait son comportement extraordinaire : ses crises de solitude, ses crises de larmes, ses rêves mirifiques, les voix qu'elle entendait et la répugnance qu'elle manifestait pour le mariage alors que de bons partis s'étaient présentés. A dix-huit ans (1935), elle est pourtant mariée à un catéchiste protestant Mosesy Tsirefo, veuf chargé d'enfants qui lui apprend en quinze jours assez de catéchisme pour qu'elle soit baptisée et reçoive le prénom de Germaine. Ils sont alors mariés religieusement et elle rejoint son mari dans un hameau minuscule, Ankaramalaza.

Les visions de Germaine continuent mais deviennent grandioses et précises : elle monte au ciel avec deux autres femmes, chacune munie d'un billet de logement, visite le Paradis où tout est en or "pour montrer que Dieu est le maître de toutes choses". 

(1) Le synode du 100e anniversaire de l'Eglise presbytérienne au Canada qui s'est tenue à Kitchener, Ontario, en Juin 1974 a accepté "la déclaration provisoire suivante en attendant que le document soit examiné plus à fond : "Une expérience charismatique est une expérience de la présence de Jésus-Christ par le Saint-Esprit dans un rassemblement de Chrétiens ou dans la vie personnelle et une réponse dans l'enthousiasme et l'exaltation. Cette expérience de la présence de Jésus-Christ est appuyée sur l'Ecriture Sainte et, par conséquent, a une place dans la vie du Corps de Christ, l'Eglise". - "La Vie Chrétienne", Journal de l'Eglise Presbytérienne ou Réformée au Canada, Montréal, Août-Sept. 1974 p. 3.

Elle y voit les chaises des élus et celle renversée de Judas. S'y trouvant bien, elle ne veut plus redescendre, mais Jésus lui montre alors l'enfer ardent où elle entend se plaindre les malheureux qui souffrent, aussi consent-elle à revenir sur terre "pour travailler".

En 1941, un réveil religieux se manifeste près de chez elle car un autre catéchiste, Petera "avait été pris de tremblements". Il commença à chasser les démons. Impuissant devant un cas récalcitrant, il est aidé "sans qu'elle sache comment" par Germaine "contrainte par quelqu'un, en robe blanche, qui se tenait derrière elle et qui lui enjoignait de le faire. Les démons qui étaient dans la fillette malade dirent alors :

"Nous sortons car Il est venu, Celui qui est plus fort que nous"

Le jeudi 2 Août 1941, Jésus, car c'était Lui, lui précisa l'ordre : "Lève-toi, prêche l'Évangile partout, chasse les démons, mets-toi au travail immédiatement". Elle commença par refuser arguant qu'elle ne savait pas lire, ni ne connaissait les Saintes Écritures. Jésus insista, lui promettant de lui souffler ce qu'elle aurait à dire. Ce fut le début d'un dialogue quasi-permanent avec Jésus qui lui enseigna à parler "en langues, langues de douze peuples, [de chacune une phrase] à la suite ^{d'une} de l'autre", parler dans lequel elle s'entretenait avec son inspirateur. Jésus lui apprit aussi, sur un tableau et à la craie blanche, l'Écriture Sainte, avec les références bibliques, chapitres et versets. Elle tomba plusieurs fois en catalepsie pour des temps plus ou moins longs. En pleine forêt, seule, elle alla trois jours de suite combattre le dragon "crocodile qui avait une crinière et dont le corps avait des piquants aigus de dix centimètres de long". Elle revint victorieuse de ce corps à corps, mais couverte de griffures et d'égratignures. Elle soutint des jeûnes prolongés, s'abstint de manger du riz (base de la nourriture) et de parler pendant des mois de suite, etc, toujours sous les ordres de Jésus.

Ayant subi une telle préparation et devenue veuve, après quatorze ans de mariage sans avoir eu d'enfants, Germaine Volahavana commença son ministère personnel en visitant les bour-

gades ou les villes proches et prêchant dans les temples ressortissant de la mission norvégienne, aidée des pasteurs des paroisses, anciens collègues de son défunt mari. Persuadée de la réalité et de la puissance de sa mission, Wenilava a une façon toute personnelle de fermer la bouche à ses contradicteurs en tombant en syncope plutôt que de répondre à des questions embarrassantes, ou en refusant toute nourriture pendant plusieurs jours si on la contrarie. Ses visions continuent et son action, par une parole véhémence et directe, fait une impression profonde sur ses auditeurs dans toute l'île.

D'après ce que nous avons vu nous-même à Ankaramalaza, ses aides, comme d'usage dans les autres fifohazana, la secondent efficacement pour la prédication, l'exhortation, la prière et l'exorcisme. Dans les assemblées de ruraux, nombreuses, exaltées, tendues par le chant prolongé de cantiques, interpellées par des orateurs qui connaissent les travers et les faiblesses de leurs auditoires, dans l'attente du merveilleux que la renommée des prophètes fait escompter, les nerfs sont mis à rude épreuve. Après les deux, trois ou quatre sermons directs, consécutifs, entrecoupés de chants, des crises se déclanchent : pleurs, sanglots, tremblements, agitation, convulsions, d'autant plus vives que de nombreux malades mentaux sont amenés là pour bénéficier des charismes de la prophétesse et de ses auxiliaires. Quand celle-ci donne le signal, le lieu de la réunion devient, au propre, un véritable champ de bataille que dominent les officiants debout, vêtus de blanc, qui se sont répandus dans l'assistance. Des gens pleurent, gémissent, se convulsent, rugissent. On entend des ordres : "Au nom de Jésus de Nazareth, je te l'ordonne, sors, va-t-en !" Les officiants se penchent, écoutent, parlent, imposent les mains, et passent au suivant. Des démons regimbent, narguent, se défendent, font trépiagner, se dévêtir, huler ceux qui les hébergent, parfois à leur insu. Le combat, épuisant pour tous, peut durer près d'une demie-heure puis s'apaise lentement et se termine par un cantique de victoire :

"On n'arrive pas au ciel sans se battre durement
C'est le bon combattant persévérant qui recevra la
bonne part..." (Cantique 178).

Le livre du pasteur Tsivoery rapporte de nombreux cas d'interventions bienfaisantes de l'héroïne qui vit dans une intimité suffisante avec Jésus pour lui demander au jour le jour des conseils et des prédictions qui, évidemment, se réalisent. La qualité surnaturelle de son action est sans cesse confirmée par des miracles et par des visions accordées à d'autres personnes. Par contre, son action est totalement inopérante sur des gens qui n'ont pas, ou au moins leur famille, la foi minimale pour en bénéficier.

Ankaramalaza, écart de quelques cases au milieu des caféiers il y a quarante ans, est devenu un village de plus de 70 cases et compte plus de 400 habitants. Dix pour cent d'entre eux, au moins, sont des malades mentaux reconnus communément comme tels et des photographies de quelques groupes illustrent l'ouvrage où nous avons puisé les détails biographiques sur Nenilava. D'autres sont aveugles, d'autres sont des enfants difficiles confiés à Nenilava par leurs parents. Certains d'entre eux ~~la~~ ~~→~~ gagnés par l'ambiance du lieu, se sont améliorés au point d'être admis au Collège pastoral de Fianarantsoa.

Mandoa

Pour en terminer avec les Fifohazana, nous devons dire un mot du Réveil dit de "Mandoa".

Dans le réveil d'Ankaramalaza ou dans ceux auxquels nous avons fait allusion, chacun des auditeurs s'apitoie sur sa misérable condition de pécheur, a grand honte de ses méfaits et demande humblement le pardon de ses fautes, le tout accompagné d'abondantes larmes et de vrais sanglots. Il est arrivé parfois que les crises paroxystiques et les convulsions provoquent des vomissements [14, p. 45 ; 15, p. 33] et on y a vu une façon dont les démons étaient expulsés du corps de certains possédés. Mais on y a vu aussi un tour du diable.

En effet, un Réveil, issu de celui de Farihimena, prêché par le prophète Rakotozandry, a fait de ces nausées et de ces vomissements (mandoa, vomir) un critère de libération spiri-

tuelle et de vraie repentance. Il fallait, non seulement pleurer sur ses péchés, mais les vomir physiquement. Certains démons étaient particulièrement récalcitrants et, pour les contraindre à sortir, il fallait les battre. Il y eut des abus et un homme mourut ainsi sous les coups des auxiliaires du chef de la secte ce qui amena l'affaire devant le tribunal [31, p. 12]. Depuis, méfiants, les membres de ce réveil, qui n'ont pas renoncé à leurs cuvettes, se sont installés en communauté fermée dans un nouveau village lointain du canton de Mahaiza (Betafo) où ils s'efforcent, pour éviter les contacts avec l'extérieur, de vivre en autarcie, au moins pour la nourriture. Dans ce village, situé au bout du monde, perdu dans une immensité de collines pelées, enclos de fils de fer barbelé, mettent des cadenas même à leurs cabinets d'aisance extérieurs, barricadés chacun chez soi derrière leurs grillages, marchant comme s'ils étaient guettés ou poursuivis, ces anxieux que ni les pleurs ni les vomissements ne débarrassent de leur angoisse, se sont mis d'eux-mêmes, volontairement, en marge de la société.

L'hôpital psychiatrique d'Anjanamasina

C'est à une solution de ce genre que la Colonie, relayée depuis 1958 par la République Malgache, s'était résolue pour traiter ses malades mentaux gravement atteints, dangereux ou dont l'entourage ne pouvait supporter la présence.

Les sections spéciales des grands hôpitaux des chefs-lieux de provinces ne sont jamais très vastes ni développées ni pourvues du personnel médical et hospitalier nécessaire. Aussi, dans la mesure où leur transport est possible, les malades mentaux de l'île, principalement ceux de l'Imérina et des régions desservies par le chemin de fer, sont rassemblés dans l'Hôpital psychiatrique d'Anjanamasina (Ambohidratrimo à 15 km de Tananarive) qui compte environ 700 pensionnaires. Ceux-ci sont répartis en pavillons séparés, hommes d'un côté, femmes de l'autre, et sont soignés par une équipe de médecins compétents qui utilisent, outre la chimiothérapie adéquate, des méthodes psychologiques modernes et des techniques de l'ergothérapie telles que le dessin, la peinture, la vannerie, le modelage, etc.

C'est sur le haut du portail grand ouvert de cet établis-

sement que l'on peut lire ce proverbe malgache ancien : "les malades sont des rois, Izay marary andriana".

C'est d'un malade de cet hôpital que nous vient ce poème par lequel nous terminerons ce texte :

"S'il plaît à Dieu qu'on souffre
La vie lui appartient
C'est dimanche aujourd'hui
Le premier du Carême...
L'oiseau du Saint-Esprit avait cessé de vivre
Il ne restait ici qu'une poignée de plumes
Avec un coeur d'ami
Et le feu qu'il allume...

daté de crève-coeur, la fosse sacrée
Vazimbaland, 6 mai 1960" [3].

Louis MCLET .

Directeur de recherche à
l'Office de la Recherche Scientifique
et Technique Outre-Mer
Paris.

BIBLIOGRAPHIE

- [1] ABINAL, R. P.- Vingt ans à Madagascar
Paris 1885.
- [2] ANDRIAMANJATO, R. Le tsiny et le tody dans la pensée malgache
Paris, 1957.
- [3] AUBER, J. "Ici, les malades sont rois"
Revue de Madagascar, 1960, II, 10, pp. 29-32.
- [4] BLOT, R. P. "Résultat d'un test. L'enfant malgache dans sa famille"
Bull. Académie Malgache, 1967, pp. 3-10.
- [5] CALLET, R. P. Tantaran'ny Andriana eto Madagascar [Histoire des Rois de Madagascar]
Tananarive, 2de éd., 2 vol. 1908.
- Traduction française en 4 vol. publiée par l'Académie Malgache, Tananarive, 1953-1958.
- [6] CLCQUET, A. "La consommation du qât à Madagascar"
Bull. de Madagascar, 314-315, juil.-août 1972, pp. 593-595.
- [7] COPPALE, A. Voyage à la capitale du roi RADAMA (1825-1826)
Documents anciens sur Madagascar (d'après les t. VII et VIII du Bull. Académie Malgache).
Tananarive, 1970.
- [8] DAVIDSON, A. "The Ramanenjana"
Antananarivo Annual, 1889, pp. 19-27.
- [9] DOS SANTOS, J.N.jr "O Marombo" (Tete-Moçambique)
Lipôa, Rivista Garcia de Orta, V, 4, pp. 773-788.

- [10] DUBOIS, B. P. Monographie des Betsileo
Paris 1938.
- [11] ELLENBERGER, Dr. H.F. "Ethno-Psychiâtrie : A. Ethno-Psychiâtrie
théorique et générale" 37 725 A 10,
[12] "B. Partie descriptive et clinique"
37 725 B. in
Encyclopédie médico-chirurgicale, Psy-
chiâtrie.
Paris, 1965.
- [13] FIFOHAZANA pour Ny Tantaran'ny fifohazana eto Madagasi-
[14] kara [L'histoire des Réveils à Madagascar]
I, Soatanana, II, Farihimena, III, Anka-
[15] ramalaza.
Tananarive, 1972.
- [16] FRANCOIS, P. J. "Etude statistique des interdits alimentaires
malgaches"
Tananarive, Civilisation malgache,
Sciences Humaines, 2, 1968, pp. 115-
158.
- [16 bis] GRANDIDIER, A. Souvenirs de voyages (1865-1870), d'après son
manuscrit inédit de 1916. Edité par P. VERIN
& C. MANTAUX
Tananarive, Publications de la Société
d'Archéologie. Documents Anciens sur
Madagascar VI, 1971.
- [17] GRANDIDIER, A. & G. Histoire physique, naturelle et politique de
Madagascar, vol. IV, Ethnographie (en 5 to-
mes)
Paris, 1908-1928.
- [18] HARDIMAN, M. "Church & Sorcery in Madagascar" [L'Eglise
et la sorcellerie à Madagascar] in African
initiatives in Religion. éd. by D. BARRETT.
Nairobi, 1971, pp. 208-221.

- [19] JEFFREYS, M. D. W. "African tarantula or dancing mania" [tarantule africaine ou choréa]
The Eastern Anthropologist VI, 2,
déc. 1952-Fév. 1953, pp. 98-105.
- [20] LALOY, Dr L. "Les Velonandrano de Madagascar"
L'Anthropologie, 1900, II, pp. 351-352.
- [21] LASNET, Dr "Les Sakalavas"
Annales d'hygiène et de médecine
coloniales, II, 1899.
- LA VAYSIERE^S
voir ABINAL
- [22] LOMBARD, J. La royauté sakalava. Formation, développement
et effondrement du XVIIe au XXe siècle.
Essai d'analyse d'un système politique
Tananarive (publication ronéo. pro-
visoire) 1973.
- [23] MARX, Dr L. "Tsiny et sentiment de culpabilité"
Bull. Académie Malgache XXXVI, 1958,
p. 221-222.
- [24] "Notes sur le personnage de la mère en Imérina"
Bull. Académie Malgache XXXVII, 1959
(1961) pp. 81-84.
- [25] "Le mythe du mpaka fo" . Annexe VI, pp. 1-4
in Recommandations et Rapports de la
réunion de spécialistes C S A sur
la psychologie de base de l'Africain
et du Malgache.
Tananarive 1959 (C C T A / C S A n° 51
(ronéo).
- [26] MOLET, L. "Esquisse de la mentalité malgache"
Revue de Psychologie des Peuples,
1er trimestre 1959, pp. 25-48.
- [27] "Cadres pour une ethno-psychiatrie de Madag-
ascar"
L'Homme, VII, 2, 1967, pp. 5-29.

- [28] MONDAIN, G. "Un chapitre d'une étude sur les idées religieuses des Malgaches avant l'arrivée du christianisme"
Bull. Académie Malgache, 1902, pp. 108-124.
- [29] OTTINO, P. "Le Tromba (Madagascar)"
L'Homme, V, 1, 1965, pp. 84-93.
- [30] RABEARIVELO, J. J. Poèmes. Presque-songes. Traduit de la nuit
Préface par J. RABEMANANJARA
Tananarive, Nouvelle édition, 1960.
- [31] RAHARIJAONA, H. "Les actes de sorcellerie et le droit malgache"
Bull. Académie Malgache, 1965, 1,
pp. 9-15.
- [32] RAJAONARIVELO, J. "Le Fanahy" [l'âme]
Civilisation Malgache, Sciences Humaines, 2, 1968, pp. 11-39.
- RASOLOFOMANANA, J. voir Fifohazana II, Farihimena.
- [33] EASON, E. "Le tromba chez les Sakalava"
Civilisation Malgache, 2, 1968, pp. 207-214.
- [34] RUSILLON, H. Un culte dynastique avec évocation des morts chez les Sakalaves de Madagascar. Le "Tromba"
Préface de R. ALLIER
Paris, 1912.
- TANTARA voir CALLET.
- [35] THUNEM, A. Ny fifohazana eto Madagasikara [le Réveil à Madagascar] (traduit du norvégien en malgache par le pasteur Stéfanoel RAMAKA)
Tananarive, 1935.
- THUNEM & RASAMOELA voir Fifohazana I, Soatanana
- TSIVOERY, Z. voir Fifohazana III, Ankeramalaza

[36] VIG, L.

Charmes, spécimens de magie malgache
Bergen, Oslo, Tromsø, 1959.

[37] WILSON, P. J.

"Status ambiguity and spirit possession"
Man, II, 3, sept. 1967, pp. 366-378.

RESUME

Dans ce texte, l'A. examine, en prenant les Mérina pour référence, la personnalité de base malgache, à partir des cadres physique et culturel et des circonstances de l'enfance des filles et des garçons. Ces derniers sont, généralement, profondément traumatisés par leur circoncision. Tout le monde vit sous la crainte du tsiny, blâme, et du tody, rétroaction des actes. L'A. passe ensuite en revue les désordres mentaux répartis en quatre niveaux, selon le vocabulaire, leurs causes; dont les drogues et certains de leurs effets, parfois provoqués par sorcellerie. Il examine le mythe des preneurs de coeurs, le cas des transvestis masculins, le suicide et la mort psychogène. Puis, les possédés, bilo, tromba et autres. Enfin, les inspirés, animateurs de mouvements revivalistes ou fifohazana, pour terminer sur l'hôpital psychiatrique d'Anjanamasina.